

A VILLERS-COTTERETS DE 1864 à 1892

par Jacques CHAUVIN

La chasse à courre est un privilège qui impose des devoirs. Un des premiers d'entre eux n'est-il pas d'avoir pour la forêt une considération faite de curiosité.

Soyons donc reconnaissants à Jacques Chauvin de faciliter notre quête en nous apportant avec son dernier livre une fresque détaillée de « La chasse à courre en forêt de Retz ».

Avec « par monts et par vaux » et « par futaies et taillis », il nous avait fait connaître sa région de Villers-Cotterêts. Le décor ayant été dressé, les chasses peuvent nous être rendues dans les fastes divers d'un territoire qui depuis le Bon Roi Dagobert aux Orléans, du Duc de Bourbon à Maurice Loubet, ne cessa jamais de leur être hospitalier.

De la qualité de cette recherche, nous allons pouvoir bénéficier avec cette évocation des équipages de la fin du siècle dernier.

Souhaitons à toutes nos forêts d'avoir comme Jacques Chauvin quelqu'un qui les défende et les aime (1).

L'équipage picard Piqu'hardi Le Vautrait Servant-Servant Le Vautrait du Prince de Joinville

Pour suivre l'histoire de la chasse à courre en Retz, il nous faut maintenant parler de l'équipage Picard Piqu'hardi qu'a fondé en 1845 le vicomte Roger de Chézelles. A l'origine, c'est un petit équipage d'une vingtaine de chiens chassant sanglier, lièvre et chevreuil dans les forêts voisines de la terre familiale de Frières, près de Chauny. Il fusionne en 1850 avec l'équipage de Folembay que vient de créer le baron de Poilly. A la mort de ce dernier, vers 1860, Roger de Chézelles — aidé de ses deux frères Henry et Arthur — reprend l'ensemble et chasse désormais le cerf. La tenue est bleu roi avec parements ventre de biche.

Lorsque, le 16 mars 1864, les trois frères Chézelles achètent en indivision avec le baron de Courval et M. Georges Nacet, Conseiller de Préfecture, l'hôtellerie de la Croix d'Or, Grande rue de Soissons, à Villers-

Cotterêts, pour en faire la maison de chasse qui, aujourd'hui encore, a conservé sa belle ordonnance, il y a trente-quatre ans que les chasses à courre ont cessé en Retz. Mais, cette fois, elles vont reprendre sans interruption jusqu'à nos jours si l'on excepte la coupure des trois guerres.

Les frères Chézelles chassent en forêts de Saint-Gobain et Coucy et dans le Valois, en particulier en Villers-Cotterêts, jusqu'à la guerre de 1870 et de 1871 à 1873.

Cette année là, l'équipage de Folembay est reconstitué par le beau-fils du baron de Poilly, le comte de Brigode. Roger de Chézelles dispose alors de ses chiens en faveur de son cousin, le comte de Lubersac, qui habite le château de Maucreux, à la lisière sud-est de la forêt, entre les buissons de Cresnes et de Hautwison, dépendances de la forêt de Retz. Le comte de Lubersac vient d'emporter la location de la forêt. Il devient maî-

(1) Les ouvrages de Jacques Chauvin sont en vente dans les librairies de Villers-Cotterêts et à la Librairie de Montbel, 1, rue Paul-Cezanne, Paris 8^e - Tél. : 359-06-47.



L'Équipage « Picard Piqu'hardi » par Gustave Parquet (Musée de la Vénérie, Senlis)

tre d'équipage de « Picard Piqu'hardi » et chassera en Villers-Cotterêts jusqu'en 1883, époque à laquelle un tanneur parisien, M. Servant, sera déclaré adjudicataire de la chasse au grand gibier et cédera aux trois frères Menier la chasse du cerf, conservant pour lui le courre du sanglier.

**

Nous n'avons retrouvé aucun document prouvant que le vautrait « Servant-Servant » s'installa dans la maison précédemment occupée par les Chézelles. Nous devons nous satisfaire d'un témoignage direct ; Madame Joseph Maréchal se rappelle, en effet, les fastes de cet équipage au temps où, petite fille, elle séjournait chez son grand-père, Maître Léon Senart, dans la maison d'en face, précisément dans une partie de l'ancienne vénerie du duc d'Orléans (actuelle maison Hérouard), et d'où elle apercevait le grand salon du premier étage, illuminé les soirs de chasse.

Qu'était ce vautrait Servant et, tout d'abord, qui était M. Servant ? Portant longue barbe, c'était « un cavalier exceptionnel, courageux jusqu'à la témérité, bravant tous les temps, toutes les fatigues, faisant l'admiration de tous ceux qui l'ont vu derrière ses chiens, à la poursuite d'un sanglier, franchissant, brisant tous

les obstacles qui se trouvent sur son passage ; il mérite, à juste titre, d'être nommé le roi des veneurs ».

Cherche-t-il des chiens ? « M. Servant emploie un moyen assez original, mais fort pratique pour se procurer des sujets rares. Il a plusieurs courtiers attitrés en Angleterre ; à chacun d'eux il donne une aquarelle représentant le chien qu'il désire comme taille, couleurs, modèle ; des mesures exactes accompagnent chaque aquarelle. Tout chien qui s'écarte du type est renvoyé franco au courtier, tandis que ceux qui conviennent sont largement payés. Faverolle, Borny, Perroy, Malva, Crépy sont des chiens hors ligne ».

La meute comprend soixante-cinq chiens tricolores, « des fox-hounds de grande taille qui étouffent un gros sanglier sans qu'on ait habituellement recours au couteau ou à la carabine. Ils se rapprochent beaucoup de l'espèce des stag-hounds ».

M. Servant est assisté de son jeune lieutenant M. Poiret. Il dispose de sept hommes, trois à cheval, quatre à pied : Allard, premier piqueur ; Henry, deuxième piqueur, valet de limier remarquable ; Naudin, dit « Débuché », troisième piqueur ; Aubertel, premier valet de limier ; Jules, valet de chiens qui a deux hommes sous ses ordres. Il y a en plus Jean qui commande les hommes d'écurie.

La tenue est rouge.

Que de fois Allard et Henry, excellents sonneurs, ont dû entonner au cœur de la forêt durant ces neuf années passées en Villers-Cotterêts, « la Servant » que voici :

« Découplons, car la voie est fumante,
Aujourd'hui, c'est un grand sanglier ;
De Servant, le limier qui s'avance
L'a fait bondir de son souiller.
Ferme au départ est de bonne augure
Avant peu nous aurons débuché.
O quartenier ! prends garde à ta hure,
Le vautrait saura te coiffer.
Grand veneur que chacun applaudisse
A ton courage, à ta ténacité.
Et toujours à ta fière devise
Servant-Servant, faut rallier ».

Comme on l'a vu, le vautrait Servant chassait fort bien. Sans doute y avait-il beaucoup de sangliers à l'époque en forêt de Retz, mais ce vautrait pratiquait

scrupuleusement « l'art » de la vénerie. En cours de chasse, les piqueurs s'arrêtaient fréquemment pour contrôler le vol-ce-l'est et ne sonnaient le bien aller que s'ils étaient certains qu'il n'y avait pas change.

Le vautrait Servant semble avoir quitté Villers-Cotterêts en 1892, année où les Menier deviennent en titre adjudicataires de la chasse à courre en Retz et où M. Servant reprend pour sept ans la chasse du domaine de Chantilly et de l'Isle-Adam au duc d'Aumale.

Ainsi prenait fin le courre du sanglier en notre forêt. Les chasseurs à tir prirent la relève. En deux ou trois ans, la bête noire fut anéantie. On ne la revit qu'après la Grande Guerre.

**

Nous ne pouvons pas abandonner la chasse à courre du sanglier sans parler du vautrait du prince de Joinville. Certes, François d'Orléans ne fit que passer à Villers-Cotterêts (ne descendait-il pas avec son frère,

Bat-l'eau à l'étang de Malva dans la forêt de Villers-Cotterêts
(Gravure de J. Delinge)

(Collection Violet)



le duc d'Aumale, à l'hôtel de l'Épée tenu par Bligny-Perdu — actuelle maison Favory-Motrot, 39, rue du Général-Mangin —), mais la caractéristique de ce vautrait, qui installa son chenil en Haute-Marne, à Arc-en-Barrois, après l'avoir eu à Chantilly, était de se déplacer, « le maître d'équipage aimant par dessus tout à joindre l'inconnu du terrain à l'imprévu de la poursuite ». Il chasse ou a chassé à Chantilly, Hallatte, Mello, Nanteuil, Carnelle dans l'Oise ; à Villers-Cotterêts et le Nouvion dans l'Aisne », écrivait le baron de Vaux en 1895.

Bien que cette monographie soit faite dans le cadre strict de l'histoire et que, pour cette raison, j'en ai banni les récits de chasse (ils sont nombreux et — que les veneurs me pardonnent ! — parfois un peu imagés...), j'ai tenu à faire figurer le suivant, car il est un témoignage direct et il me paraît plein d'intérêt en authentifiant la venue à Villers-Cotterêts dans les dernières années du siècle dernier du prince de Joinville, les nombreux recueils consultés étant à peu près muets sur ce point.

Voici ce récit tel que M. Lucien Hermand le rapporte :

« Mon père, Victor Hermand, qui chassa en Villers-Cotterêts de 1880 à 1914, m'a souvent conté l'anecdote suivante dont il fut le témoin.

Le vautrait du prince de Joinville avait fixé un rendez-vous au poste forestier de la Maison-Neuve. Au rapport, un garde « le père Etienne » donne un sanglier dans l'enceinte située entre la R.N. 2, la route de Longpont et la laie de la Belle Epine. Or, cette partie avait été coupée à blanc. Le Prince se mit à rire bruyamment, déclarant que c'était une « rigolade » mais décida d'y attaquer.

Les cavaliers entourèrent le rembucher ; tout le monde se voyait. Le Prince passa dans l'enceinte avec ses chiens ; rien ne surgit. Se dirigeant vers le vieux garde, il lui dit : « Alors, père Etienne, vous avez rêvé ! » Celui-ci devint rouge de colère et dit : « Suivez-moi ». Il s'avança vers une ramée de bois, y jeta sa casquette et cria : « Le voilà, Monsieur le Prince ! » Et le sanglier bondit.

Ce brave garde, au lieu de dire comme il se devait « Monseigneur », avait par dépit dit « Monsieur le Prince ».

**

Avant de poursuivre l'histoire de la chasse à courre en Villers-Cotterêts qui est notre propos, il nous faut terminer l'histoire de l'équipage « Picard

Piqu'hardi » qui, abandonnant à contre-cœur Villers-Cotterêts, alla chasser en forêt de Compiègne à partir de 1885. Mentionnons aussi : « Après le départ de Mgr. le duc d'Aumale pour l'exil, ce fut à la demande de ce prince que le maître d'équipage de Picard Piqu'hardi, qui était alors le comte de Lubersac, vint à sa place en forêt d'Ermenonville ».

Le comte de Lubersac, après avoir été durant quatorze ans maître d'équipage, cède en 1887 ses chiens au fils d'Henry de Chézelles, Gaëtan. Celui-ci établit le chenil dans la vallée de l'Automne, près d'Orrouy, au château de Glaignes, qui demeure aujourd'hui la résidence d'un de ses neveux, le comte de Bertier de Sauvigny.

A la mort de Gaëtan, survenue prématurément en 1895, le flambeau est repris par son père qui meurt en 1899. Etienne, frère de Gaëtan, reprend l'équipage pour deux ans seulement. A sa mort en 1901, son beau-frère, le comte Albert de Bertier de Sauvigny, châtelain de Cœuvres, reprend l'équipage jusqu'en 1911 et échange avec les Menier des invitations qui ramènent de temps à autre le Picard Piqu'Hardi en Villers-Cotterêts.

Du 23 septembre 1911 au 30 avril 1914 — date où l'équipage a son dernier rendez-vous au carrefour des Mares de Jaux, en forêt de Compiègne, près de Saint-Jean-aux-Bois — le maître d'équipage est Richard de Chézelles, fils de Gaëtan. Il meurt pour la France dans les combats d'Artois, au Labyrinthe, le 17 juin 1915. Il a vingt-sept ans.

L'équipage Picard Piqu'hardi a duré de 1845 à 1914, près de soixante-dix ans durant lesquels il a connu en tout sept maîtres d'équipage appartenant tous à la même famille. La Grande Guerre eut raison de lui ; il y eut tant de tués parmi ses membres qu'il ne put renaître.

Le 13 novembre 1934, une messe de requiem fut célébrée en l'église de Saint-Jean-aux-Bois pour les membres de l'ancien équipage Chézelles, leurs compagnons de chasse et le personnel tués à l'ennemi. Puis, au cimetière, une fanfare de trompes sonna « La Chézelles » (41).

Comme les paroles nous en apparaissent aujourd'hui émouvantes :

« Les collets jaunes sont en chasse.
Mon pauvre cerf crains l'hallali,
Car un Chézelles jamais ne se lasse
Et montre toujours que Picard Piqu'Hardi ».

Jacques CHAUVIN